WIELS WIELS WIELS WIELS

À PROPOS DE L'ARTISTE

Thea Djordjadze est née en 1971 à Tbilissi en Géorgie. Elle est encore étudiante aux Beaux-Arts lorsque le pays devient, en 1991, la première nation à déclarer son indépendance de l'Union Soviétique, et qu'éclate dans la foulée une guerre civile qui durera deux années. C'est en Europe occidentale qu'elle poursuivra sa formation. Après un passage par la Gerrit Rietveld Academie d'Amsterdam, elle rejoint l'Allemagne, alors depuis peu réunifiée. Elle se rend à Düsseldorf, à Cologne, et enfin à Berlin, où elle est installée depuis le milieu des années 2000.

ÉVÉNEMENTS

Nocturnes avec visites guidées (FR/NL)
Chaque 1er mercredi du mois,
18:00–21:00

Look Who's Talking
Visite guidées de l'exposition par :
Aslı Çiçek (EN/FR)
Adam Szymczyk (EN)
Wim Waelput (NL/EN)

Plus de dates & infos sur
WIELS.ORG

MERCI POUR VOTRE VISITE !

En collaboration avec :
europalia georgia

Avec le soutien spécial de :
Sprüth Magers

WIELS et l'artiste tiennent à remercier : Mihaela Chiriac, Raphaëlle Dogo, Zoë Gray, Mika Kruashvili, Monika Simm, Oliver Thein, Anja Trudel, Marieke Janne Van Assche

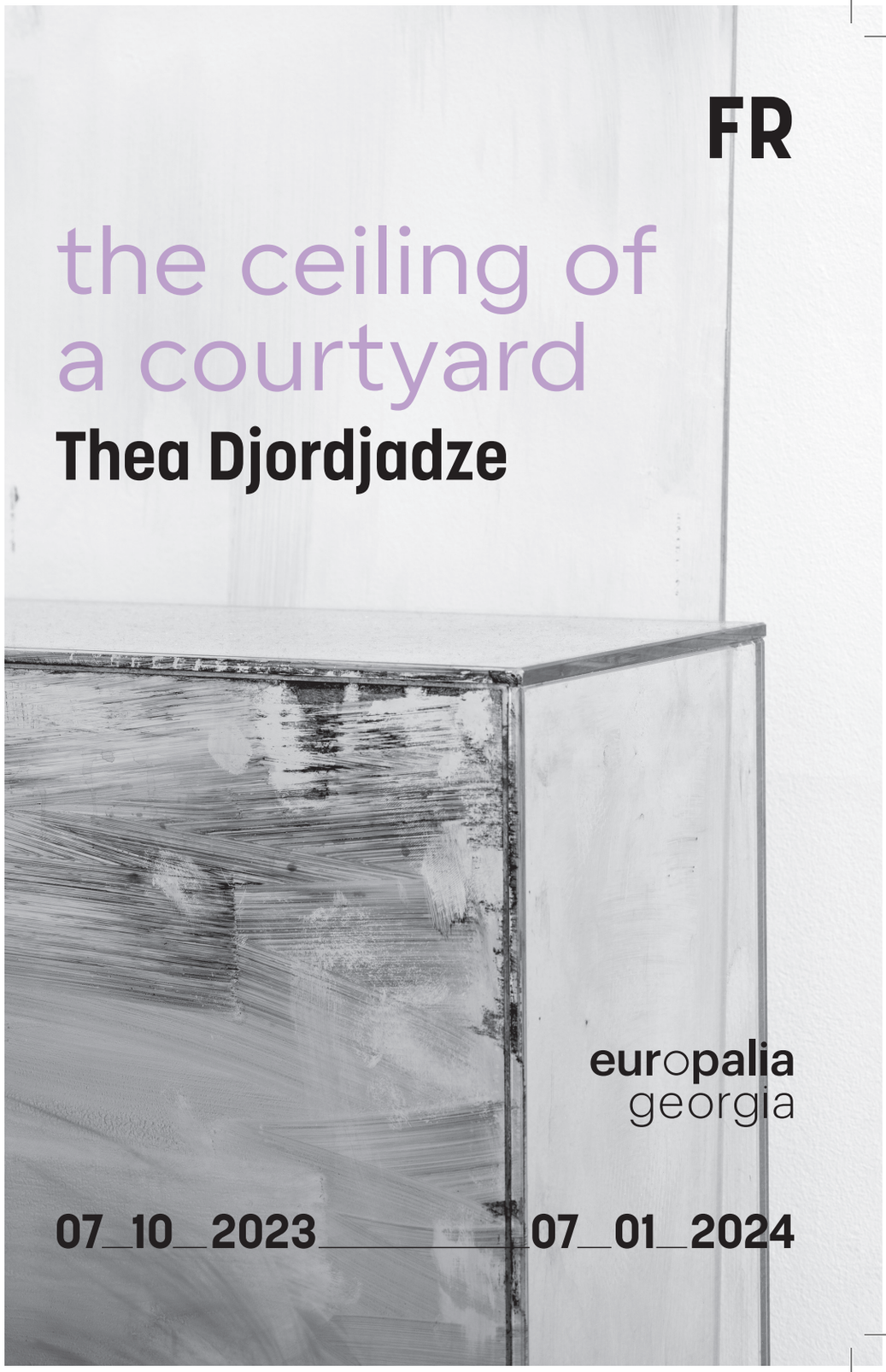
WielsBrussels
WIELS_brussels
WIELS_Brussels

Image credit: Thea Djordjadze, Untitled, 2016 (detail). Courtesy the artist and Sprüth Magers. © Thea Djordjadze / VG Bild-Kunst, Bonn. Photo: Timo Ohler.

FR

the ceiling of a courtyard

Thea Djordjadze



europalia georgia

07_10_2023 _____ 07_01_2024

C’est par une pratique émergeant d’une intuition éclairée que l’artiste germano-géorgienne Thea Djordjadze s’est forgé une reconnaissance internationale au fil de ces trois décennies.

Thea Djordjadze travaille en réponse à l’architecture du site, tantôt dans une approche réflexive, tantôt comme une réaction instantanée, viscérale, aux conditions données de l’espace, des surfaces, des textures, mais aussi de ses dispositions institutionnelles. Combinant matériaux trouvés et éléments fabriqués, ses œuvres opèrent à la charnière et dans la fusion de la peinture, de la sculpture, de l’architecture, et de la scénographie d’exposition. Elles font s’entrechoquer le geste et la picturalité d’un langage abstrait avec des objets et pièces de mobilier, apparaissant souvent par fragments, induisant une domesticité à la fois familière et contrainte, voire disloquée.

Pratiquant initialement la peinture, Thea Djordjadze embrassera progressivement la sculpture et l’installation, qu’elle juge plus à même de rendre compte de la pluralité des points de vue et de susciter un corps à corps entre l’œuvre et le regardeur. On peut faire coïncider cet intérêt pour l’enjeu spatial avec le tournant qui s’opère alors plus largement dans les champs artistiques et théoriques. Avec, notamment, les modifications territoriales et les nouvelles mobilités engendrées par les contextes post-guerre froide et postcoloniaux, le mouvement de décentralisation s’accompagne d’une prise en compte des localisations, des savoirs situés.

Néanmoins, comme le montre cette exposition, la picturalité, incluant le reflet, la texture et la surface, reste un enjeu essentiel dans le travail de l’artiste.

Si elle emprunte fréquemment des références formelles aux modernismes de l’Ouest et de l’Est en art, en design et en architecture, Thea Djordjadze remet en question les hiérarchies héritées de leur validité historique, tout en assumant sa propre perspective d’artiste géorgienne et allemande. Le travail est ainsi jalonné de citations et d’allusions formant des échos subtils à ses multiples sphères d’origines et d’interactions. Y apparaissent également des citations à ses propres œuvres qu’elle répète, réinterprète ou dont elle reproduit l’image par diverses techniques d’impressions, accentuant ainsi le caractère ambivalent de ses interventions qui fonctionnent à la fois comme des œuvres, des documents, et des références assourdies de sa trajectoire.

L’exposition *the ceiling of a courtyard* [le plafond de la cour], au titre élusif, sur fond d’impasse poétique, permet de saisir son processus de travail. Celui-ci implique une réinvestigation permanente d’anciennes œuvres qu’elle remanie en réponse au site, ici à l’architecture de béton coulé et à la colonnade de piliers du WIELS, aux côtés de nouvelles créations. Chaque exposition offre ainsi une nouvelle occasion à l’œuvre de se relocaliser. À mesure que le travail s’arrime d’un site à l’autre, il rend manifeste, tel un palimpseste, ses imprégnations et modifications successives. Ainsi, les œuvres de Thea Djordjadze témoignent d’une flexibilité rétive à l’égard de ces déplacements. Ses interventions nourrissent un sentiment persistant d’irréductibilité au contexte.

L’artiste présente ici un arrangement chorégraphié de manière intuitive parmi un large aperçu d’œuvres, dont certaines fonctionnent comme formes et dispositifs de présentation – estrades, alcôves, socles, vitrines, niches – impliquant divers rapports d’échelles et de profondeur entre intériorité et le monde extérieur. Thea Djordjadze poursuit ici son intérêt pour les conventions de présentation, mais aussi plus largement, pour les conditions de visibilité.

Le dispositif de présentation de la première salle est à la théâtralité et la mise à distance, accentuées par une relative inaccessibilité des œuvres. Dans la seconde salle en revanche, l’artiste a décidé d’opérer diverses partitions de l’espace, puisant son inspiration dans des traditions locales : les alcôves en bois évoquent l’architecture brutaliste de Juliaan Lampens, tandis que la toile préparée qui délimite un espace entre les colonnes provient d’un atelier de Flandre occidentale au savoir-faire artisanal ancestral. Parmi les nombreuses sources convoquées dans l’exposition, l’artiste mentionne les vitrines du musée d’archéologie de Géorgie à Tbilissi, conçues dans les années 1960 par l’archéologue et conservateur Alexander Javakhishvili et l’artiste Avto Varazi, vitrines dont elle a reproduit quelques images d’archives sur des plaques d’aluminium présentées sous cadres. Par un astucieux travail de présentation, de design, de couleur et de lumière, ces vitrines créaient une illusion de profondeur enveloppant les artefacts d’une aura intemporelle.

Les œuvres agencées parmi ces éléments scénographiques rendent par ailleurs compte de l’intérêt de l’artiste pour le langage des matériaux et le caractère expérimental de son processus de travail, guidé par une négociation constante, irrésolue, entre les effets de rigidité et de souplesse. Les structures aux lignes franches et aux surfaces en apparence impassibles des éléments industriels, se trouvent déstabilisés par les interventions de l’artiste. Par ses gestes d’accrochage, ou par les gestes imprégnés dans la matière elle-même.

Le travail de Thea Djordjadze puise ainsi dans la force expressive des contradictions et des contre-formes, de ce qui réside dans les failles. Tout en tension, entre visibilité et dissimulation, apparitions et omissions, il explore les relations temporelles et spatiales à l’histoire, aux traditions, aux ruptures et perceptions au présent ; à ses perpétuels cycles de révisions.

Commissaires : Pauline Hatzigeorgiou & Dirk Snauwaert